Discours de soutenance

Pierre Chambert-Protat

Monsieur le président du jury ; mesdames et messieurs les professeurs ; chers collègues, amis et parents ; cher Florus ; bonjour à tous, et merci et bravo d'être venus, alors même que vous étiez prévenus du sujet de notre après-midi.

Je vais vous décevoir tout de suite : nous n'avons presque aucun renseignement sur la vie de Florus. Nous le voyons travailler de 825 environ à environ 855 ; une poignée de contemporains nous disent qu'il est Lyonnais, et qu'il est très fort ; et lui-même nous dit qu'il a grandi au sein de l'Église de Lyon, et qu'il travaille à son service. Mais personne ne nous dit quand il est né, ni quand il est mort, ni quelles ont été au juste ses fonctions, ni quels furent ses maîtres, ni s'il eut des disciples. Maigres éléments pour une biographie !

Bien sûr, on retrouve toujours un auteur dans ses œuvres : sa langue et son style, sa pensée et ses idées, son humour, sa manière d'expliquer, de raconter ou d'attaquer, ce qui l'intéresse et ce qui ne retient pas son attention, ce qu'il a appris et ce qu'il ne semble pas connaître. Florus lui aussi laisse paraître tout cela — sauf l'humour, il faut bien l'admettre — dans ses œuvres conservées : dans ses traités, dans ses lettres, dans ses poèmes, et même dans ses compilations, puisqu'elles illustrent sa culture très vaste mais aussi son esprit de méthode et de pédagogie.

Mais s'il faut étudier Florus de Lyon, ce n'est pas seulement parce qu'il est un des auteurs les plus importants de son siècle. C'est aussi parce que les circonstances nous ont conservé, en Florus, une chance rarissime de nous pencher par-dessus l'épaule d'un auteur médiéval.

Douze siècles de guerres, de saccage et de simple indifférence ont taillé à l'aveugle dans la documentation carolingienne, et ce qui nous reste a été brassé par douze siècles de paix, d'échanges fraternels et de recherches. Si bien qu'aujourd'hui nous connaissons d'une part un grand nombre d'auteurs carolingiens, et d'autre part nous conservons quelque dix mille manuscrits carolingiens ; mais il est assez rare qu'on puisse affirmer avec certitude : « Tel manuscrit est passé entre les mains de telle personne ; tel manuscrit est sorti des mains de tel auteur. »

Or pour diverses raisons plus ou moins éclaircies, la bibliothèque carolingienne lyonnaise a bénéficié d'une relative clémence des siècles. On connaît désormais, dispersés à travers l'Europe, bien

plus d'une centaine de manuscrits qui proviennent du Lyon carolingien : soit parce qu'ils y ont été produits eux-mêmes soit parce que, plus anciens, ils y sont passés à l'époque. Et il en reste encore à trouver, c'est une certitude. Au sein de cet ensemble documentaire se trouvent une petite trentaine de manuscrits qu'on peut relier directement à la personne de Florus, parce qu'il a écrit dessus en personne. Parfois il est seulement un lecteur, qui annote et corrige l'exemplaire qu'il est en train de lire. Parfois il est le copiste ou l'un des copistes de l'exemplaire même. Et dans deux manuscrits en particulier, le texte qu'il copie est une de ses propres œuvres.

Le cas le plus illustre, c'est l'*Expositio* augustinienne sur les épîtres de Paul, un « usuel » très répandu au moyen âge central. C'est un très (très, très) long commentaire continu de saint Paul, composé exclusivement de passages empruntés à travers toute l'œuvre d'Augustin. La réalisation d'une telle œuvre implique d'abord une bibliothèque augustinienne exceptionnelle, ensuite une connaissance à la fois très étendue et très précise de l'œuvre d'Augustin, et enfin un immense travail de collecte, d'assemblage et de marqueterie, visant à créer un texte continu à partir des milliers de pièces détachées du corpus augustinien. Si l'on se penche sur les manuscrits, la Bibliothèque municipale de Lyon conserve la moitié de l'original de cette *Expositio,* un manuscrit copié intégralement sous la direction de l'auteur, partiellement de sa propre main, et sur lequel il a effectué lui-même les derniers ajustements avant publication. Mais on conserve aussi, à Lyon, à Paris, à Rome et ailleurs, une quinzaine de manuscrits d'œuvres d'Augustin, qui sont ceux dans lesquels l'auteur de l'*Expositio* lisait Augustin, et où il a puisé ses extraits. Florus y a sélectionné les passages qui l'intéressaient pour le commentaire de saint Paul, et il a préparé minutieusement, directement sur ses exemplaires d'Augustin, le travail de marqueterie dont le résultat final se lit dans l'*Expositio.* Donc, pour plusieurs centaines d'extraits compilés dans l'*Expositio,* nous pouvons examiner non seulement le résultat final, dans l'œuvre, mais aussi la matière première, dans les manuscrits sources ; c'est-à-dire que nous pouvons voir comment, concrètement, Florus a travaillé la matière textuelle qu'il trouvait dans la bibliothèque carolingienne lyonnaise.

Donc, si les sources historiques nous fournissent peu de renseignements sur Florus, nous pouvons tout de même le retrouver dans deux ensembles documentaires : ses œuvres conservées, comme pour tous les auteurs ; et les manuscrits qui portent des traces de sa main, ce qui est très rare. Et bien que ces deux strates documentaires ne soient pas de même nature, elles conservent toutes deux le travail du même homme ; si bien qu'elles ne sont pas strictement indépendantes, mais au contraire se recoupent en partie. Manuscrits et œuvres se répondent, s'illustrent mutuellement,

s'expliquent les uns par les autres, nous renseignent les uns sur les autres et, finalement, s'accordent à nous renseigner sur Florus et sa bibliothèque.

Tel est le point de départ de mon travail. La condition préalable d'une telle étude, c'était évidemment que la documentation soit accessible. Pour les œuvres, l'accès se fait par les éditions : dans le cas de Florus cela devient de plus en plus facile, puisqu'il était très dispersé et largement inédit jusque dans les années deux mil, mais que désormais le chantier des *Opera omnia* en est déjà à son sixième volume paru. Pour les manuscrits, je ne peux pas souligner assez l'importance des vagues de numérisations entreprises depuis même pas dix ans. Les numérisations m'ont permis d'avoir toujours sur moi des reproductions en haute définition et en couleur d'à peu près tous les manuscrits qui m'intéressaient, où qu'ils soient conservés. Il m'est arrivé de parcourir un manuscrit conservé à Lyon, passer instantanément à un manuscrit conservé à Paris pour vérifier tel ou tel détail, et revenir aussitôt au manuscrit de Lyon. Ça fait des économies de TGV… Pour comparer deux exemplaires d'un même texte, l'un conservé à Paris et l'autre à Florence, j'ai pu parcourir le manuscrit de Paris tout en tournant les pages de l'original florentin, et parcourir le manuscrit de Florence tout en feuilletant l'original parisien — cela après les avoir fait défiler l'un en face de l'autre, chez moi, un sur chaque écran. Cela n'a l'air de rien, mais cela change tout : le document devient concrètement le cœur de l'étude, on peut ne jamais le perdre des yeux, on peut toujours y revenir, avec un œil plus informé par l'examen des autres documents, on peut toujours vérifier. Si je n'avais pas pu passer les manuscrits de Florus au stabilo, et annoter ses notes directement sur les pages, sur ma tablette pendant mes trajets en métro, j'aurais fait une thèse sans doute, mais ce n'aurait pas été celle-là.

Voir Florus au travail, donc. C'est surtout autour du cas augustinien que s'est développé cet aspect de la recherche florienne, après la découverte que Célestin Charlier en a faite pendant la Seconde guerre mondiale, et plus récemment avec les augustinistes de Louvain et vous-même, monsieur le président du jury. Ma première ambition a été d'étendre la démarche à, euh… eh bien, à tout Florus. Quand même, j'avais trois années devant moi ! Et puis, lorsque j'en suis venu aux collections canoniques, il m'est apparu assez vite que j'avais abordé un continent inconnu, et j'ai courageusement pris mes jambes à mon cou. Nous en resterions aux Pères de l'Église.

Indéniablement Augustin occupe la place la plus importante à la fois dans la bibliothèque patristique de Florus, dans son œuvre, dans son esprit aussi sans doute, et cette importance explique et justifie les études entreprises dès longtemps sur l'Augustin de Florus. Mais dans le même temps, les autres Pères avaient été un peu négligés jusqu'ici. Et pourtant, de ce côté-là aussi Florus nous a laissé

des terrains d'investigation particulièrement propices, puisqu'il a multiplié les compilations sur l'Apôtre, en suivant un patron à première vue similaire à celui de l'*Expositio,* mais en l'appliquant chaque fois à un corpus patristique différent. Ce sont d'une part les douze compilations regroupées dans ce qu'on a appelé, improprement, « la Collection des Douze Pères », et qui exploitent respectivement Cyprien de Carthage, Hilaire de Poitiers, Ambroise de Milan, Pacien de Barcelone, Théophile d'Alexandrie, Grégoire de Nazianze, Éphrem le Syrien, Léon le Grand et les collections canoniques, Fulgence de Ruspe, Paulin de Nole, et Avit de Vienne. Et puis deux compilations restées ensemble mais à part des douze, tirées respectivement de Jérôme et de Grégoire le Grand.

L'*Expositio* augustinienne a une tradition manuscrite et éditoriale très riche ; il a toujours été relativement facile de se la procurer et de l'étudier. Les quatorze autres compilations, au contraire, sont toujours restées sous le boisseau. Les compilations tirées de Jérôme et de Grégoire le Grand sont toujours inédites. Quant à la collection de douze compilations, son histoire pourrait la faire croire maudite. Elle ne s'est pour ainsi dire pas diffusée au moyen âge. Le premier érudit qui l'évoque, Jacques Sirmond, en 1643, la décrit sans l'avoir vue, et du coup la décrit très mal. Presque immédiatement un second érudit, Pierre-François Chifflet, découvre le manuscrit de la Grande Chartreuse mentionné par Sirmond. Il corrige les erreurs de Sirmond — mais à peu près personne ne lit son exposé ; et quand on le lit on ne retient que des détails secondaires. Puis il veut publier le contenu du manuscrit, et se lance dans la toute première recherche sur Florus de Lyon — mais son projet ne voit jamais le jour, et plus personne n'en entend parler jusqu'en 1968 ; sa synthèse sur Florus est imprimée, mais sans nom d'auteur. Chifflet avait pris une copie intégrale du manuscrit, mais cette copie disparaît peu de temps après sa mort. Bientôt Étienne Baluze fait venir le manuscrit de la Grande Chartreuse à Paris, et fait son éloge dans une lettre publiée, mais cette publication est mal citée, et virtuellement perdue jusqu'en 1975. En 1852 le manuscrit de la Grande Chartreuse, qui est toujours le seul exemplaire connu de cette collection, réapparaît brutalement en Angleterre, alors qu'on ne savait même pas qu'il avait disparu de la Grande Chartreuse. Des chercheurs essaient de reconstituer son histoire mais, comme ils se fondent avant tout sur la description erronée de Sirmond, ils embrouillent la situation au lieu de la débrouiller. En 1890 on découvre à Vitry-le-François un second manuscrit de la collection ; il brûle en 1944... Pendant ces trois siècles, donc, et sauf une poignée de personnes, on ne connaît cette collection que par de mauvaises descriptions : comme le texte lui-même est inédit et comme le manuscrit est au diable, personne ne peut s'apercevoir que les descriptions, et les raisonnements qu'on a échaufaudés sur elles, sont viciés en leur principe.

Pour étudier la collection, aussi bien en elle-même que sous l'angle de son apport à la connaissance des Pères, il fallait qu'elle soit accessible, il fallait qu'elle soit enfin publiée. Cette publication tant attendue, nous devons en rendre grâce au père Paul-Irénée Fransen, qui a couronné de ces trois gros volumes, au début des années deux mil, cinquante années de patient travail sur Florus de Lyon. Mes propres recherches n'auraient pas pu prendre le cours qu'elles ont pris sans la visibilité et la disponibilité que son édition a procurées à la collection.

En partant de l'édition Fransen, on pouvait enfin conduire autour de la collection les recherches qu'elle nécessite ou qu'elle permet. Il fallait d'abord débrouiller cette historiographie maudite de la collection que je viens de résumer, ce qui m'a permis de mettre en lumière le rôle de Pierre-François Chifflet dans la genèse des études floriennes. Au passage, j'ai été un peu pris au dépourvu par Philippe Despont, un personnage dont on ne savait pas grand chose mais qui s'avère avoir un rôle important dans l'histoire de la patrologie moderne ; et j'aurais aimé pouvoir poursuivre les recherches sur lui-même et ses manuscrits, avec l'espoir de retrouver enfin, quelque part, cette fameuse copie de Chifflet…

Il fallait aussi faire le point sur les manuscrits sources de la collection. La bibliographie en mentionnait un certain nombre, mais souvent de manière assez vague, et elle tendait à mettre sur le même plan des manuscrits qui n'avaient, en fait, pas toujours le même rapport avec Florus. Il a fallu faire le départ entre les manuscrits effectivement utilisés par Florus pour la collection, les manuscrits utilisés par Florus mais pas pour la collection, et les manuscrits floriens mais pas utilisés par Florus. Cela a posé des questions nouvelles sur la possibilité qu'avait Florus de choisir entre plusieurs exemplaires d'un même texte, et la faculté qu'il avait de juger de la qualité d'un manuscrit ; ou encore sur les choix des copistes copiant des manuscrits utilisés par Florus, à l'endroit des annotations laissées par Florus. Et puis, cela a donné un chiffre précis : sur les mille quatre-vingt-un extraits compilés dans la collection, nous avons conservé cent quatre-vingt-quatre préparations, de la main de Florus, dans cinq manuscrits différents. Le chiffre peut paraître décevant… mais à part l'*Expositio* augustinienne, du même Florus, combien y a-t-il d'œuvres carolingiennes qui puissent se prévaloir d'un tel substrat archéologique ?

Même si l'existence de ce substrat archéologique était précisément ce qui m'intéressait au départ, j'ai été souvent surpris de voir dans quelles directions il menait. Je pense en particulier à la collection *De pascha* qui, à première vue, ne s'inscrivait pas vraiment dans mon corpus. Évidemment, il y a ce mystérieux *Liber Timothei de pascha* qui semble avoir curieusement échappé à tout le monde,

et sur lequel je regrette de n'avoir pas poussé plus avant mes recherches, parce que j'avais peur qu'elles ne m'éloignent trop du IXe siècle et du domaine latin. Mais surtout, le substrat archéologique de la collection *De pascha* confrontait, pour la première fois je crois, deux Florus : il y a là le Florus que nous connaissons, expérimenté, compétent, cultivé, doué d'autorité, capable d'élaborer un manuel simple et brillant sur une question très technique ; et il y a un petit Florus surpris dans ses cahiers d'écolier, qui n'a pas bien conscience de la ponctuation, qui n'a pas grand souci de l'orthographe, et qui ignore absolument tout du grec.

La documentation, œuvres et manuscrits, s'avère en effet contenir des éléments de chronologie relative qui, en dernier lieu, renseignent sur la carrière de Florus, c'est-à-dire aussi sur sa vie. Ainsi le fait que les compilations sur l'Apôtre se rapportent à la fin de la vie de Florus a permis d'éclairer sous un nouveau jour l'ensemble de ce dossier. Prenons l'*Expositio* augustinienne. C'est l'illustration même de ce que Florus, parvenu au sommet de sa carrière, après des décennies d'expérience de lecteur et de compilateur des Pères, voulait et pouvait faire en terme de commentaire patristique sur les Écritures. C'est le chef-d'œuvre de Florus, par son ambition et son envergure certes, mais aussi parce qu'elle représente l'aboutissement de l'évolution méthodologique personnelle de Florus ; et c'est aussi un chef-d'œuvre des sciences et techniques textuelles carolingiennes, par les perfectionnements concertés que Florus a apportés aux techniques de ses contemporains, celles qu'il avait apprises à l'école de Leidrat.

Par contraste, les quatorze autres compilations détonnent véritablement. Chacune des quatorze suit le même patron général que l'*Expositio,* chacune prolonge la même enquête auprès d'un corpus différent ; elles remontent elles aussi à la fin de la vie de Florus, et certaines d'entre elles étaient certainement complètes. Mais aucune des quatorze n'a les caractères d'une œuvre achevée, parachevée pour la publication. Au contraire, à bien y regarder, on trouve des indices d'inachèvement à tous les niveaux. Le texte de saint Paul est disjoint de ses commentaires patristiques ; et il est cité de mémoire, à la va-vite. Les titres des compilations ont des consonances floriennes, mais ils n'ont rien des longs titres méthodiquement précis que Florus forge pour ses œuvres publiées, et spécialement pour ses autres commentaires patristiques. Les titres et les intertitres des quatorze compilations n'intitulent, en fait, rien d'autre que les tables de *capitula* ; il y a des tables de *capitula* qui ne comptent qu'une seule entrée ; et le compilateur répète toujours en toutes lettres la référence de chaque extrait, même quand il aurait pu abréger ou regrouper. Enfin Florus n'a jamais l'air de vouloir tisser une toile continue à partir de ses extraits, même quand il le pourrait, alors même que tout l'art du commentaire patristique sur l'Écriture tient justement à cela.

La structure des quatorze du plus petit au plus haut niveau, leur répartition en douze d'une part contre deux d'autre part, l'inachèvement partout répandu, finissent par dessiner quelque chose qui diffère beaucoup du « florilège lisible » de type *expositio.* En réalité nous sommes en présence d'un fichier interrompu en pleine constitution, une documentation encore incomplète, et rassemblée en vue d'un projet encore lointain, mais qu'on peut entrevoir : celui d'une seconde *Expositio,* où la Tradition unirait ses voix pour répondre à l'*Expositio* augustinienne déjà achevée. Florus, sans doute parce qu'il est mort, peut-être parce qu'il est mort subitement, Florus a laissé en plan ce chantier colossal que personne ne s'est senti la force de reprendre après lui ; et le fichier s'est fossilisé sous la forme que nous lui connaissons, les compilations de Florus de Lyon sur l'Apôtre.

En commençant, je croyais faire une thèse de philologie, bien que peut-être d'un genre un peu particulier. En fait la documentation conserve, fixés dans la matière comme dans une strate archéologique, bien plus que des détails d'érudition et de tradition textuelle. Nous disons, dans notre vocabulaire technique, que les manuscrits sont des « témoins » des textes qu'ils portent : ils sont aussi des témoins au sens propre, les derniers survivants de communautés humaines dont ils ont enregistré, conservent et répètent l'existence. Je croyais me pencher par-dessus l'épaule d'un intellectuel carolingien ; en fait j'ai passé sa vie sur son épaule, à regarder les livres et les hommes aller et venir autour de lui. Ce qu'il faut chercher dans les livres lyonnais de l'époque carolingienne, c'est tout ce qui rendait si bouillonnante la vie intellectuelle et culturelle de ce milieu ; ce n'est pas seulement tous les livres que Florus a eus entre les mains à Lyon, comme si sa bibliothèque d'usage avait été une collection statique et fixe, mais aussi tout ce qui est passé par Lyon, en provenance d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne ou du Nord de la France, pour repartir ensuite dans une autre de ces directions.

Et c'est pourquoi je terminerai par un dernier regret, celui de n'avoir pas pu mener à bien l'étude du dossier qui conduit le plus loin dans cette direction, celui des deux manuscrits floriens du commentaire d'Ambroise sur le psaume 118. J'espère pouvoir m'y remettre rapidement, pour prolonger et étendre les quelques questions soulevées par le travail que j'ai eu l'honneur de vous soumettre.

Je vous remercie.